

77 : Les talons de Pétersbourg

Le courrier de Cassandre n°77 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 17.07.08 par les cafés-géo.

Il y a chez Cassandre une attention au détail, au concret, au corps, à l'érotisme, qui saisit le monde au ras du sol, pour mieux le voir aux autres échelles. C'est avec raison que Cassandre cite Pouchkine et le fameux poème du cavalier d'airain, hommage à Pierre le Grand. Comme l'écrivit le plus grand écrivain russe, Pierre le Grand suivait une double idée en fondant Saint-Pétersbourg (16 mai 1703) : attirer l'Europe et rayonner au loin, polariser et conquérir.

" Debout sur la grève déserte
Il méditait ses hauts projets ;
Des flots puissants portaient, alertes,
Un seul canot comme un jouet.
Il se disait : " A cette place
Une ville va se dresser
Comme une vivante menace
A qui voudrait nous abaisser.
Sur les ondes, pour eux nouvelles,
Vont accourir nos visiteurs,
Leurs galères, leurs caravelles ;
Au large, nos navigateurs
Pourront déployer nos couleurs ! "

Mais ne restons pas prisonniers des projets (projets de fondation, de conquête, etc.) nous dit Cassandre : ils nous aveuglent. Relisez ces Atlas des grandes découvertes qui croient découvrir un monde et des habitants qui savaient depuis des millénaires qu'ils existaient. Relisons l'histoire de Sankt Piter-Bourkh, Sint Pietersburg, Saint-Pétersbourg (il y eut une petite quinzaine de dénominations de la ville à l'origine), Petrograd, Leningrad, Saint Pétersbourg, « Piter » (Питер) comme disent les habitants. Cette fenêtre sur l'Europe, Venise du Nord, "capitale sortie du néant", splendeur baroque de Russie, n'est-elle pas autre chose qu'une nécropole, un gigantesque cimetière, qui ne tient que sur les squelettes de ses ouvriers bâtisseurs, engloutis dans ses marécages ?

Relisons Diderot qui nous définit la ville avec une modernité étonnante. Et regardons Saint-Pétersbourg aujourd'hui, Cassandre n'étant pas dupe des façades retapées qui cachent ces cours aussi miteuses que pleines de charmes. Observer les talons des pétersbourgeoises réinterroge chez Cassandre tout le désir de plaire et d'imposer. Chez les jeunes femmes comme chez Gazprom, on cherche à se jucher, à voir le monde de haut, mais Cassandre scrute les fondements, sur quoi repose cette quête des hauteurs. Cassandre nous laisse beaucoup de choses : un style, une curiosité, une culture monumentale, une envie de titiller ses lecteurs et de les pousser dans leurs retranchements, mais aussi cette façon de nous dire : regarde, là, tout près, devant toi, se tient toute une logique du monde.

Olivier Milhaud

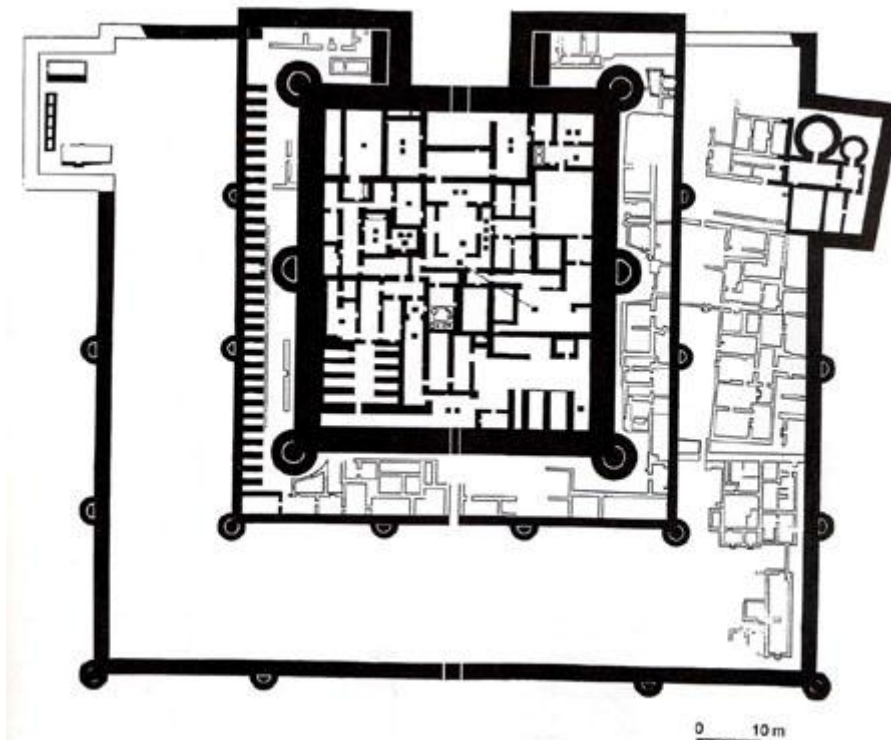


Images et montage de Sophie G., 15 ans, 3 juillet 2008.

Ils sont laids ou sublimes, effilés ou crapaudins, noirs ou colorés, neufs ou écrasés, surmontés de métatarses torturés ou de chevilles en tension, mais ils aèrent la foule sur la perspective Nevski. Ils aplatissent les ventres, mettent en valeur l'érotisme des lordoses lombaires, durcissent les fesses et redressent la chaîne des articulations jusqu'au cou. Ce sont les instruments de mise en valeur dont aucune belle ne saurait se priver pour mettre un nez retroussé et un œil de toutes les nuances de bleu hors de chez elle. On construit sa personnalité autour de son nez, écrivent les chirurgiens esthétiques. Ils devraient aussi s'intéresser aux talons. Contrairement à ce que certains pourraient croire, il y a de la géographie dans ces manières de poser le pied, surtout en cet été de tongs et de traîne-savates.

Géographie aussi : on sait que Petersbourg est né(e) d'un désert. Pierre avait besoin d'un port sur la Baltique. Les marécages et les soixante-trois îles du delta de la Neva étaient couverts de buissons insalubres. Qu'à cela ne tienne ! L'Homme décida d'en faire une capitale. Étrange rêve/réalité qui mêle la vision, la nécessité, la situation géographique (comme on disait jadis), le site et la volonté de faire d'un désert une ville. Pouchkine a su rendre admirablement le passage du désert à la ville dans les trente ou quarante premiers vers de son Cavalier d'Airain : « Debout sur la grève déserte... »

Rien n'est plus antinomique de la ville que le désert. L'opposition maximale n'est pas entre villes et campagnes, comme certains géographes continuent de le croire. Rien ne le montre mieux que les plans au sol des « proto-villes » du début du deuxième millénaire avant notre ère. Pour peu que le maître des habitants veuille s'installer dans un lieu stratégique des territoires qu'il s'est appropriés, ce n'est pas le désert qui lui fait peur : ce sont les autres hommes, d'où les murailles.



Plan d'une proto-ville de l'âge du Bronze centre asiatique, Togolok 21 (Turkménie).

Civilisation des oasis, 2000-1750 avant J.-C. (Viktor Sarianidi, Moscou)

Cette lettre n'est pas l'endroit pour démontrer à ceux qui l'oublient qu'une ville naît toujours d'un désert et, généralement, d'un croisement de cheminements dans un désert. À condition d'accepter ce que ville veut dire : lieu de rassemblement commode pour les activités humaines et les échanges. Et ce que désert signifie : lieu où ne séjournent pas en permanence des êtres humains (ou si peu).

Le dévoiement en France du mot désert = sable chaud, dune, légionnaire, touareg, dromadaire..., ne peut pas être imputé à ceux qui en furent les découvreurs ou les arpenteurs inlassables, travaillant pour notre civilisation d'Européens confortablement installés dans nos climats à contrastes (et non pas tempérés) : Burckhardt (Pétra 1812), Caillié (Tombouctou 1828), Hedin (Taklamakan 1893), Monod (Tanezrouft 1934), Thesiger (Rub-al-Khali 1946 après Philby 1932) et d'autres de moindre calibre. Ce dévoiement qui rapetisse est sans conteste lié à la période coloniale de la France, quand elle croyait découvrir le monde, à la poursuite de ses intérêts et non pas à celle de l'hypocrite empathie actuelle pour les populations locales (= indigènes) qu'elle détruisait au passage allègrement.

C'est pourquoi on doit considérer comme des déserts des espaces qui portent peu ou pas d'êtres humains, non seulement des pans entiers de la forêt amazonienne et les océans, qui couvrent les trois-quarts de la planète, mais aussi le Spitzberg et l'île aux Ours, l'Arctique (Peary, Amundsen), l'Antarctique (Ross, Scott, Shakleton, Amundsen, Byrd), la toundra, la taïga loin des fleuves, la Haute-Écosse et le haut Himalaya, une grande partie de la puña et de la pampa, j'en oublie volontairement bien d'autres, en France même (...« Cette vallée de Gellone est un lieu si retiré que quiconque aime la solitude doit nécessairement s'y trouver. On s'y voit de toute part environné de très hautes montagnes... » selon Ardon, disciple de Saint Benoît d'Aniane parlant de Saint-Guilhem-le-Désert).

À propos de découverte, il faut feuilleter l'admirable Atlas des Explorations, publié jadis (en 1991...) par l'Encyclopédia Universalis (admirable, parce que réalisé en Grande-Bretagne et traduit de l'anglais, alors que les instituts géographiques continentaux de l'Europe n'ont jamais obtenu les moyens d'en produire de semblables, ce qui en dit plus long qu'on ne croit). Cet atlas est un monument de naïveté occidental-centrée, auquel la traduction française et surtout sa préface rajoutent une couche de candeur qui mériterait une analyse : à part 55 pages sur l'Antiquité et quelques voyageurs (dont le savoureux Ibn Battuta), on s'aperçoit qu'avant les découvreurs européens, le monde n'existait pas. Certes, on y trouvait des peuplades hirsutes ou non, des aborigènes et autres « Indiens » qui servaient de guides et de porteurs, mais ils n'avaient rien découvert, eux : ils vivaient sur place depuis des millénaires ! Les Européens arrivaient pour explorer un « désert... », vide d'hommes « comme il faut » ou bien, comme l'écrivait ingénument et avec quelque contradiction, en 1724, le sieur d'Anville, géographe du roi, à propos du sud de l'Iran : « Désert rempli de voleurs ».

Mais revenons à Petersbourg. Ce bourg, burg, forteresse et château à la fois, entouré comme il se doit de bourgeois et de la foule des serviteurs (bourgeois, à quoi sert, sinon, l'étymologie ?) est une ville créée de toute pièce dans un environnement que des géographes attardés continuent d'appeler « hostile » (hostile, à quel niveau de technique ?). Le moindre visiteur loue depuis les origines son allure amsterdamo-vénitienne, une lumière d'été d'une pureté incomparable qui rappelle beaucoup Canaletto, moins l'Anglais Constable et moins encore le Monet d'Impression, l'opulence de l'architecture palatiale qui doit beaucoup aux princes richissimes possesseurs de milliers d'âmes, ainsi qu'une propension à la marche à pied héritée de l'ère soviétique (ni vélos, ni motos, ni métro commode, des taxis pas chers, à condition d'être collectifs).

Petersbourg est né(e) dans un désert, c'est-à-dire dans un lieu privé d'hommes. Voltaire (1757) l'avait écrit en se dispensant d'y crotter ses bottes : « ...voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur... », puis « ...autrefois un amas irrégulier de maisons de bois, aujourd'hui une ville plus belle que Berlin, peuplée de plus de trois cent mille hommes... ». Casanova (1765) est aussi explicite, qui annonce le retour du désert un jour ou l'autre : « Petersbourg exigera toujours des soins constants, car la nature ne perd jamais ses droits et se hâte de les reprendre dès qu'on cesse de la contraindre... ». Diderot (1773), qui a sous les yeux, depuis sa chambre de la place Saint Isaac, l'Amirauté, la Néva et le Palais d'hiver, pose une question à Catherine II : « ...ne serait-il pas possible de peupler davantage Petersbourg, de le rendre plus vivant, plus agissant, plus commerçant en joignant cette multitude de palais isolés par des maisons particulières ? ». Et d'annoncer une définition de la ville que bien des spécialistes actuels ont adoptée, quoiqu'ils l'aient traduite dans un langage abscons : « La cour donne la loi à la ville, la ville donne la loi aux provinces. La ville, pour donner la loi, doit être très peuplée... Cette proximité des hommes les lie, leur liaison les adoucit et les civilise ; c'est de ses boutiques que sortiront tous les beaux-arts... ». Germaine de Staël (1812) s'émerveille. Seul le grincheux Astolphe de Custine (1839), l'esprit critique le plus aiguisé qui soit, souligne le baroque de la copie de l'antique et le clinquant de celle des villes européennes, auxquels il rajoute le coût humain que représentent frontons et bronzes magnifiques, pour laisser finalement tomber : « Avant tout, on aime ici ce qui brille, quelques flèches dorées et fines comme des paratonnerres... ». Mérimée (1840) ne sera pas plus tendre. Depuis cette période, Petersbourg fait toujours rêver, à condition que l'on reste dans le centre de cette ville de 7 millions d'habitants et que, pour aller voir les palais des environs, l'on prenne l'hydroglisseur pour Petrodvorets et le taxi pour Pouchkine et Pavlovsk. Cronstadt ne se visitant pas et Smolny étant en réfection, il faut pèleriner à la lauréole Alexandre Nevski sur les tombes de Tchaïkovski, Borodine, Glinka, Moussorgski, Rimski-Korsakov et Stravinski,

non loin du tombeau de Dostoïevski, s'asseoir sous les arbres au besoin un petit livre à la main et, dans la tête, plein de souvenirs de musique. Il faudrait aller encore plus vers les environs lointains, au moins jusqu'au lac Ladoga qui gela opportunément pendant les hivers du siège de 1941-44, avant le changement climatique (!), au cours duquel se serait produit en 1942 cet incident hallucinant du gel brutal de l'eau du lac en surfusion..., mais relisons Malaparte et son Kaputt. Question au passage : jusqu'où donc en Russie s'étend « l'influence » de Petersbourg ? Question secondaire (?) pour apprentis géographes : peut-on cartographier le rôle immatériel d'une ville sans se couvrir de ridicule ?

Je garderai pour moi les impressions du fleuve, des canaux et des rues et aussi des nuits les plus blanches des « nuits blanches » (« ... Rien n'est plus rare, rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Petersbourg... », écrit de façon surprenante le très chaste et pieux Joseph de Maistre en 1809). Dumas père (1858) et même Custine (1839) tomberont, eux, sous le charme.

Mais aujourd'hui Petersbourg est beaucoup plus que son centre historico-touristique. Quatre cheminées d'usine ici et deux là mises à part, improbables minarets soviétiques laissés à l'abandon, tous les ateliers et usines ont été rejetés à la périphérie, en même temps qu'étaient aménagés des quartiers entiers de logements sociaux et ouvriers, organisés en quartiers reconnaissables sur le plan au 32 000e à la forme de leurs immeubles collectifs.



Un quartier périphérique à l'est Pétersbourg, sur les bords de l'Okhta, Porokhovie.
Echelle graphique au 1 : 32000e

On repeint et rénove à tout va palais et monastères, donnant aux rues et prospekts (boulevards) une allure fraîche et pimpante, à condition de ne pas pénétrer dans les arrière-cours. Au sud-ouest de la ville, le port n'a jamais été aussi actif. Qui veut prendre la mesure des changements en cours peut chaque semaine trouver de nouvelles informations en anglais dans The St.Petersburg Times (www.sptimesrussia.com).

Par exemple : faut-il laisser monter jusqu'au ciel des tours à Petersbourg, dont le skyline est admirablement plat, n'étaient les aiguilles d'or qui jaillissent des églises et de l'amirauté ? La ville vivait depuis quatre-vingt dix ans à l'ombre symbolique des quatre cheminées du croiseur Aurore, bien suffisantes pour sa verticalité. On allonge ces derniers temps les quais de la Morskoi Fasade (la façade maritime) pour accueillir des navires longs de 315 m et les merveilleux yachts des étrangers, encore interdits d'accostage. Petersbourg ne saurait laisser échapper les revenus du tourisme de croisière, qui est passé dans le monde de six millions de passagers en 1995 à quatorze en 2004 et, probablement dix-sept en 2010. Déjà, 150 000 touristes arrivent dans la ville par bateau depuis Moscou. Et Gazprom, qui se croit tout permis, voudrait perturber ce bel ordre en élevant la tour Okhta, l'une des dix plus hautes du monde, à trois cent quatre vingt seize mètres, juste en face du monastère Smolny (hauteur maximale de la ville aujourd'hui, avec dérogation, 48 m) ! Même l'Unesco s'est déclarée hostile au projet. Il suffit bien que les filles se juchent sur des talons aiguille. Nul besoin que les bureaux à restaurant tournant des oligarques se perchent aussi...

Cassandra